



**Anabases**

Traditions et réceptions de l'Antiquité

**18 | 2013**

**Varia**

---

## Yann COZ, *Rome et l'Angleterre. L'image de la Rome antique dans l'Angleterre anglo-saxonne du VI<sup>e</sup> siècle à 1066*

Monique Dondin-Payre

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/4391>

DOI : 10.4000/anabases.4391

ISSN : 2256-9421

### Éditeur

E.R.A.S.M.E.

### Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2013

Pagination : 272-274

ISSN : 1774-4296

### Référence électronique

Monique Dondin-Payre, « Yann COZ, *Rome et l'Angleterre. L'image de la Rome antique dans l'Angleterre anglo-saxonne du VI<sup>e</sup> siècle à 1066* », *Anabases* [En ligne], 18 | 2013, mis en ligne le 01 janvier 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/4391> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/anabases.4391>

---

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© Anabases

---

# Yann COZ, *Rome et l'Angleterre. L'image de la Rome antique dans l'Angleterre anglo-saxonne du VI<sup>e</sup> siècle à 1066*

Monique Dondin-Payre

---

## RÉFÉRENCE

Yann COZ, *Rome et l'Angleterre. L'image de la Rome antique dans l'Angleterre anglo-saxonne du VI<sup>e</sup> siècle à 1066*, Paris, Classiques Garnier, Bibliothèque d'histoire médiévale 5, 2011, 520 p.  
59 euros/ISBN 978-2-8124-0306-4.

- 1 Ce gros livre très érudit se propose de déceler les traces de la Rome antique dans l'Angleterre du début du Moyen Âge, soit du VII<sup>e</sup> s. au début du XI<sup>e</sup> s. L'auteur a dépouillé avec acribie les sources, essentiellement littéraires et historiques, mais aussi numismatiques et matérielles (les écrits de Bède mis en résonance avec les motifs décoratifs du « coffret de Franks », un coffre en bois trouvé à Auzon – en Haute Loire – où il était arrivé, en provenance de Grande-Bretagne, par l'intermédiaire de monastères). Il a évalué la popularité des auteurs antiques à partir du nombre et de la répartition géographique des manuscrits de leurs œuvres. Le volume s'ouvre par une analyse des œuvres en latin au programme de l'enseignement anglo-saxon. Ce chapitre est fondamental car les lignes directrices de toute la démonstration s'en dégagent clairement : en premier lieu le fait que la langue latine étant indispensable pour assurer l'expansion du christianisme, les missionnaires doivent organiser son apprentissage par le clergé et les écoliers car le latin n'a aucun rapport avec l'idiome anglo-saxon. La motivation essentielle ressortit à un objectif religieux, et non à une aspiration culturelle ou à une justification politique. Toutefois, si les martyrologues qui font

connaître les passions des saints romains sont essentiels, ils ne sont pas exclusifs, et les textes historiques et grammaticaux servent aussi de support à cet enseignement. Ainsi le commentaire de Servius sur l'*Énéide* de Virgile occupe une place de premier ordre, et son étude englobe non seulement l'aspect grammatical, mais aussi les points de vue historique, juridique, culturel, bien au-delà de l'histoire romaine proprement dite. À côté de l'*Énéide* figurent, sans surprise, les œuvres tardives chrétiennes, notamment la *Cité de Dieu*, Eusèbe et Orose.

- 2 La suite du volume est chronologique, de façon à mettre en évidence la mutation et l'effacement progressif de la présence de Rome dans la vie intellectuelle. Les écrits produits antérieurement au règne d'Alfred (jusqu'au dernier quart du IX<sup>e</sup> s.) sont donc examinés d'abord. Les auteurs (Aldhelm de Malmesbury, Wynfreth, Bède notamment) n'envisagent l'Antiquité que globalement, sans dissocier la Grèce de Rome, puisque leur préoccupation n'est pas d'appréhender une culture mais de tracer le chemin vers les textes saints. Autrement dit, la romanité n'existe pas hors du christianisme. On peut s'interroger sur l'adéquation de l'intitulé de cette partie : « la romanité obsessionnelle » ne reflète pas cet intérêt très indirect pour l'Antiquité romaine, et n'est justifié que par rapport au déclin postérieur. En effet, cet accès immédiat aux textes antiques tombe en déshérence par la suite puisque le roi du Wessex Alfred le Grand (871-899), conscient de l'ignorance générale de la langue latine, décide de mettre en œuvre une entreprise de traductions en vieil anglais de certaines œuvres : aux prises avec les invasions vikings, il veut faire revivre la civilisation de Grégoire le Grand, le pape dont il fait son modèle, s'inscrivant ainsi dans la tradition d'une Rome papale et non classique. C'est à cette époque que la *Consolation de Philosophie* de Boèce ou l'*Histoire des païens* d'Orose sont mises à disposition d'un public plus large, auquel des gloses sont nécessaires pour comprendre ces textes, d'ailleurs entachés de confusions et d'erreurs. La Bretagne romaine et Rome elle-même sont représentées dans la *Chronique anglo-saxonne* et la traduction de l'*Histoire ecclésiastique*, mais l'accent est placé sur le surnaturel et la démesure. La troisième partie, « Oublier Rome ? », du IX<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> s., concerne une Angleterre dont la richesse attire les invasions au X<sup>e</sup> s. Les rois anglo-saxons organisent alors des territoires élargis, des saints sont bien enracinés dans l'imaginaire anglo-saxon, parmi lesquels seul Alban est originaire de Bretagne, sans que, comme sur le continent, des translations de reliques fournissent un support concret à ces vénération. La culture anglo-saxonne est assez vivante pour fournir matière à des références hagiographiques d'où l'empire romain est quasiment absent, et la royauté se structure sans renvoi au modèle impérial romain. La République romaine, qui n'éveille aucun écho contemporain, est tout simplement ignorée.
- 3 On ne saurait douter le moins du monde que l'enquête minutieuse, exhaustive de l'auteur a débusqué les traces d'influence les plus ténues laissées par l'époque romaine dans l'Angleterre en ces débuts du Moyen Âge, allant jusqu'à analyser les motifs monétaires du roi Aethelred, qui, au cours d'une poignée d'années au début du XI<sup>e</sup> s. (1003-1009), peuvent rappeler la numismatique impériale romaine. Si un reproche peut être adressé à l'auteur, il ne peut consister qu'en une érudition inutilement accentuée : nommer le chapitre sur Aldhelm « la prétérition existentielle » ne contribue pas à éclairer une pensée, non pas obscure, mais complexe et minutieuse.
- 4 La question de l'influence de Rome antique dans l'ancienne province de Bretagne méritait d'être posée, et la réponse est étayée par des arguments convaincants ; cependant, *Rome en Angleterre* est un titre quelque peu optimiste car il apparaît sans

conteste que, au-delà d'une utilité linguistique (la nécessité d'appréhender le latin) et de repères religieux, Rome n'a pas intéressé l'Angleterre du Moyen Âge : à la différence de la situation du continent, où les régimes carolingiens et ottoniens eurent souci de s'inscrire dans la continuité romaine, les rois du Wessex, quand ils annexaient leurs voisins, n'invoquaient pas le modèle impérial, mais insistaient sur l'ancienneté de leur propre lignée, se référant, s'ils en ressentaient le besoin, aux Goths considérés comme leurs ancêtres.

- 5 De fait, cette rupture, qui tranche tant avec la situation sur le continent, est perceptible dans de multiples registres : beaucoup de spécialistes de la Bretagne antique ont, jusqu'à une époque récente, défendu la vision d'un particularisme poussé à l'extrême au point de vouloir extraire totalement la Bretagne du schéma impérial romain, de refuser d'admettre son alignement administratif sur le reste de l'empire, de nier que les cités, au sens de divisions administratives des provinces, y ont structuré la province, mettant fin aux États-royaumes et aux tribus. Bref, la Bretagne aurait traversé l'empire sans en garder ces marques qui se sont révélées si profondes sur le continent. Évidemment, *Britannia* était une province comme une autre de l'empire ; son originalité ne résidait que dans sa caractéristique insulaire et sa position de province limitrophe, donc particulièrement exposée aux invasions. C'est d'ailleurs parce que les Saxons finirent par balayer la civilisation romaine – villes, routes, infrastructures civiles et religieuses, langue, christianisme compris – que la continuité qui, sur le continent, fit que les évêchés prirent la suite des cités romaines dont ils épousèrent les frontières, fut privée de support en Bretagne. Désincarné, l'empire romain s'évanouit de l'imaginaire collectif.

---

## AUTEURS

**MONIQUE DONDIN-PAYRE**

CNRS – Paris, UMR 8210

dondin\_payre@club-internet.fr